



Libération

SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10
FÉVRIER 2013
www.libération.fr

leMag

Villa Médicis
L'art
académie

Concert de louanges des pensionnaires
du site romain alors que s'ouvre
son festival de musique contemporaine,
Contretemps.

ERIC DAHAN

LE CASTING DU 9 FÉVRIER 2013

PAGE IV

PAGE VIII

PAGE XII

PAGE XV

PAGE XVIII

PAGE XX



REPORTAGE

Eric de Chassey Nouvelle ère à Rome

Le directeur de la Villa Médicis a lancé un Théâtre des expositions où les pensionnaires présentent leurs travaux. Visite guidée.

ÉRIC DAHAN

DÉCOUVERTE

Michel Charasse Maire poule

Des petits commerçants à foison mais surtout pas de grandes surfaces, tel fut le choix du socialiste pour ce village auvergnat où il fait bon faire ses courses.

PHILIPPE WÓJAZER, REUTERS

EXPO

Liu Bolin Le Chinois invisible

En 2005, la destruction de son atelier pour les JO est décisive. L'artiste prend la pose au milieu des ruines et devient caméléon. Son travail est exposé à Paris.

LAURENT BAILLEY

LA SEMAINE DE L'ÉCRIVAIN

Nicolas Debon Sur le mode pataphysique

L'illustrateur attaque par le dessert. Au choix : une promenade avec Sophie, un poulet aux prunes ou un cocktail d'absinthe et d'encre. DR

BOURRE-PAF

Jenifer La langue et la voix

The Voice est de retour. Place à la candidate Shadoh. Un juré s'extasie : «Shadow, arc-en-ciel, hein ?» Soudain, Jenifer rectifie : «Ça veut pas dire fenêtre ?»
ERIC GAILLARD, REUTERS

JE ME SOUVIENS

Agnès Le Roux Maître, maîtresses et parrain

Disparue en 1977, l'héritière d'un casino niçois n'a jamais été retrouvée. Fin 2000, son ex-avocat et amant, M^e Agnelet, est mis en examen. REUTERS

«VU DES ÉTATS-UNIS» SÉLECTIONNÉ PAR PETER KUPER



Artiste: Peter Kuper,
inédit. «Obama
va-t-il agir contre
le réchauffement?»

ÉDITO

Par **BÉATRICE VALLAEYS**

Villa avec vues

A quoi sert la Villa Médicis ? La question n'est pas nouvelle, mais ceux qui la posent sont toujours les mêmes : les artistes dont les travaux n'ont pas été remarqués pour être admis à vivre un an ou plus aux frais du prince (aujourd'hui de la République), dans les appartements et jardins de l'Académie de France à Rome. Autrement dit, les envieux, les jaloux qui, faute de figurer dans la liste des heureux lauréats, s'en prennent à l'institution quatre fois séculaire, la discréditent pour mieux supporter leur malchance. Tous les artistes ne rêvent pourtant pas de vivre en résidence et peuvent parfaitement créer où qu'ils se trouvent, avec leurs moyens et dans leur décor, fastueux ou miséreux. *La Bohème*, chante Charles Aznavour

pour décrire ce qu'il a sans doute vécu dans sa jeunesse mais qui appartient depuis des lustres à l'image follement romanesque, sinon romantique, du créateur incompris et donc affamé. En bref, on n'est pas obligé de passer par la Villa Médicis pour créer, mais il semble bien qu'on y passe un moment de bonheur, même si Hervé Guibert s'est réjoui d'en écrire le plus grand mal. La question à se poser n'est-elle pas de savoir si l'on sort indemne d'un tel lieu de mémoire intellectuelle et artistique ? Evidemment non, et l'histoire inouïe de ce palais – pas si bien entretenu – imprègne à vie ses pensionnaires. Voilà ce qui déplaît sûrement à tous ceux qui n'en seront jamais et d'où leur vient cette détestable amertume.

Un vent de réforme souffle sur l'Académie de France à Rome, dite Villa Médicis. Rencontre avec les heureux élus de la résidence artistique et inventaire de leurs travaux, à la veille du lancement de Controtempo, son festival annuel de musique contemporaine.

Magnifique villa en pension complète

Texte et photos par **ÉRIC DAHAN**
Envoyé spécial à Rome

La voiture s'engage sur la colline du Pincio, longe les murailles construites par l'empereur Aurélien pour protéger la ville des invasions barbares et s'immobilise devant la façade de la Villa Médicis. Avant de sonner, il est bon de se retourner. Car, du monument Victor-Emmanuel II, à gauche, au Vatican, à droite, c'est tout Rome qui s'offre au regard. On pénètre dans le bâtiment par son sous-sol : un escalier conduit à la loggia ouvrant sur les salons et le parc dont l'obélisque et les statues recueillent les derniers flamboiements du couchant. C'est ici que, depuis 1803, les pensionnaires de l'Académie de France à Rome s'adonnent à leurs arts respectifs. Sur cinq cents postu-

lants par an, ils sont entre douze et vingt-quatre élus à y résider et à recevoir une bourse mensuelle de 3 000 euros. Avant cela, l'institution créée en 1666, sous

l'impulsion de Colbert, accueillit les lauréats du premier prix de Rome, dans une maison près de Sant'Onofrio, puis aux palais Caffarelli (1673), Capranica (1684) et Mancini (1725).

Hervé Guibert sème le trouble

Supprimée après la Révolution puis rétablie par le Directoire, l'Académie s'installe ensuite à la Villa Médicis, construite par le cardinal Ferdinand du même nom, puis rachetée par Napoléon. D'abord réservée aux peintres et sculpteurs qui devaient consacrer leur séjour à la réalisation de copies d'œuvres de l'Antiquité ou de la Renaissance, l'Académie s'ouvrit progressi-



vement aux musiciens, écrivains, cinéastes, photographes, scénographes, restaurateurs d'œuvres et historiens de l'art. Dans la France d'aujourd'hui, où, crise aidant, «malveillance et dénigrement» – autrefois dénoncés par Chateaubriand – font plus que jamais office de sport national, la Villa Médicis passe pour une bonne planque en ce qui concerne son directeur, et un repaire de fumistes pour ce qui se rapporte aux artistes.

Les pensionnaires tutoient le directeur, Eric de Chassey, ce qui ne l'empêche pas d'admonester l'un d'eux, Philippe Adam qui a garé son vélo contre la façade intérieure du bâtiment.

Il est vrai que la publication de *l'Incognito* d'Hervé Guibert, en 1989, bien que passée inaperçue, fut un coup dur porté à l'institution. Dans ce morne récit de son séjour à la villa comme pensionnaire, l'écrivain se plaint de problèmes de plomberie, dénigre les responsables administratifs, donne le sentiment que tout le monde s'ignore ou se déteste, fantasme sans espoir sur le fils de Jacques Derrida et semble passer tout son temps dans un cinéma où se prostituent des gitans.

Autant dire que la première impression que l'on a en pénétrant dans la cafétéria est aux antipodes.

On se présente au sémillant James Noël, poète haïtien venu ici avec sa femme et sa fille. Né à Hinche en 1978, il a publié de nombreux recueils récompensés dans le monde entier, édite une revue en ligne et collabore parfois avec des musiciens. Comme nombre de pensionnaires, il a participé au Théâtre des expositions lancé par le directeur, Eric de Chassey, afin de favoriser les échanges entre eux. Il a exposé dans une vitrine *la Migration des murs*, un recueil de poèmes mis en pages par Fanette Mellier, une autre résidente. Introduit récemment et encore peu représenté à la Villa Médicis, le graphisme est

loin d'être un simple art appliqué – à entendre cette dernière. Après les Arts décoratifs de Strasbourg, elle a travaillé pour le Louvre, le ministère de la Culture, le Centre d'art de Vélizy, et a été résidente au festival des Arts graphiques de Chaumont en Haute-Marne. Dans l'exposition des étudiants, elle présente également *Decollo*, *journal imprimé en rotative*, *Cosmorama*, *impression offset en tons directs*, *table lumineuse*, et enfin *Victoire*, *impression numérique d'un poème* du pensionnaire Philippe Adam. Le projet, qu'elle a défendu dans son dossier et à l'oral devant le jury du concours d'entrée réuni au Palais de Tokyo, tourne autour du cosmos et de sa représentation. Il s'agit de rééditer, en latin et en français, *Astronomica*, du Romain Marcus Manilius, né dix ans avant Jésus-Christ.

Lancer de confettis géants

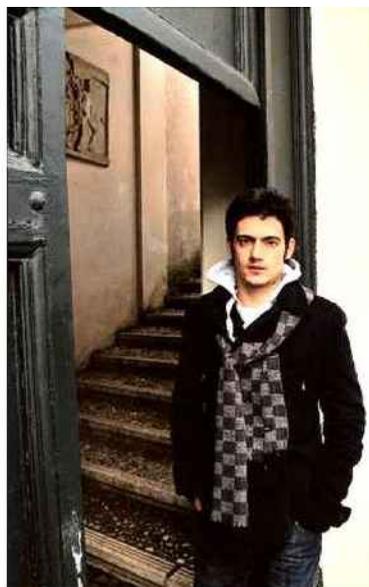
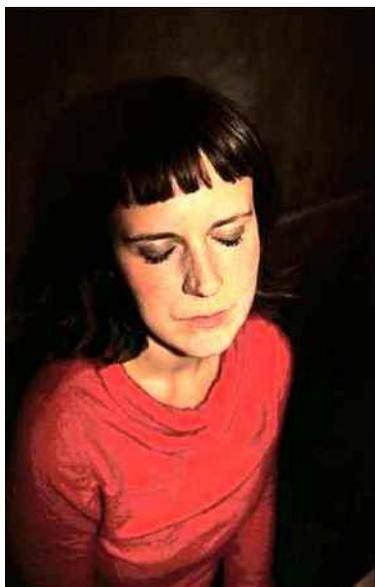
Il est 19 heures, la cafétéria a fermé depuis une heure. Les pensionnaires ont tous disparu, contrairement à ceux de l'Académie américaine de Rome qui doivent dîner ensemble, comme c'était autrefois le cas ici. Mais Fanette Mellier a encore beaucoup à raconter. A la villa, elle a organisé un lancer de confettis géants, *Galaxy Print*, représentant les quatre lunes de Jupiter découvertes par Galilée à Rome et dédiées aux frères Médicis pour les remercier de l'avoir protégé de l'Inquisition. La nacelle contenant les confettis a été construite par le pensionnaire scénographe Olivier Vadrot, et le lancer accompagnait un «concert» d'Andrew Sharpley, composé exclusivement de bruits d'imprimerie. Cette performance s'inspirait du tableau de Dupré représentant la fête organisée par Chateaubriand le 28 avril 1829 dans les jardins de la villa, et racontée dans ses *Mémoires d'outre-tombe*.

Le lendemain, on visite les chambres légendaires, la Turquie, immortalisée par

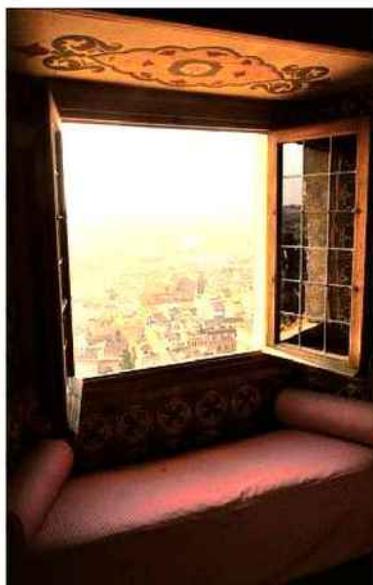
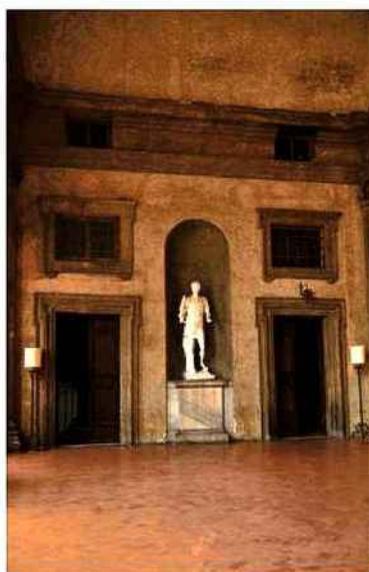
Balthus qui dirigea la villa de 1961 à 1977, ou encore celle dite du Cardinal que l'écrivain pensionnaire Renaud Camus convoita sans succès, lors de son séjour raconté dans son *Journal romain*. Lui aussi est entré dans la légende. S'étant fait dépouiller de presque tous ses effets à la plage gay naturiste, il traversa la villa en slip afin d'aller chercher de l'argent pour payer le taxi qui l'avait ramené.

Dans le Théâtre des expositions, on a été frappé par un collage de dessins intitulé *Dispositif d'étude n°4*, *circulation des motifs figurés dans l'œuvre graphique de Giambattista Tiepolo*, et l'on décide de rendre visite à son auteur, Eric Pagliano, qui a obtenu un séjour de dix-huit mois. Il ne vit ni à «Neuilly» ni à «Sarcelles», selon l'appellation d'usage des «quartiers» résidentiels de la villa, mais sur la «passerelle». Historien de l'art, il a été conservateur de musée, commissaire d'expositions, a publié divers catalogues, un livre avec le philosophe Jean-Luc Nancy intitulé *le Plaisir au dessin* et est actuellement conservateur du patrimoine au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), chargé du suivi des restaurations.

Dans la tradition des «Connaisseurs» qui, à partir du XVIII^e siècle anglais et français, ont identifié des dessins, Eric Pagliano a commencé en 2003 par exposer 300 dessins italiens anciens exhumés du fond du musée des Beaux-Arts d'Orléans. Il a ensuite développé une approche génétique du dessin : d'abord outil préparatoire pour le peintre ou l'architecte, puis archivé et transformé en œuvre d'art, jusqu'à faire oublier son statut d'esquisse. «*Les dessins anciens et contemporains peuvent être montrés ensemble, car il s'agit toujours du même médium et du même geste*», explique celui qui s'est fait connaître d'Eric de Chassey dès 2008, avec une exposition de dessins italiens au musée des Beaux-Arts de Lyon. C'est Fanette Mellier qui lui a fait découvrir les papiers de riz adhésifs japonais de la marque Kamoi, grâce auxquels il met en



Cinq des pensionnaires de la promotion 2012-2013, de haut en bas et de gauche à droite: **Fanette Mellier**, graphiste, travaille sur les impressions offset, numérique ou en rotative. **Clément Cogitore**, réalisateur, expose une vidéo jouant avec les codes du cinéma expérimental, alternant cartons de textes et images. Formée aux conservatoires de Pékin et Gothenburg en Suède, **Lei Lei Tan** prépare un opéra. La plasticienne **Manon Recordon** met en relation des photographies de statues ou des détails de sculptures entre elles ou avec des textes littéraires. **Francesco Filidei**, compositeur, a connecté son orgue à un échantillonneur digital lui permettant de jouer sur des instruments européens historiques.



relation les dessins dans ses collages. Il raconte : « On forme une promotion très soudée. Comme j'ai obtenu un séjour de dix-huit mois, j'ai connu la promotion d'avant : que des névrosés, il y avait même un chat qui s'appelait Prozac ou Témesta, et un compositeur qui ne m'a jamais dit bonjour. Là, il y a de l'amour et de l'amitié, c'est une sorte d'Arcadie. Et puis le climat me rend heureux, me motive. Dès mon arrivée, j'avais la nostalgie du départ. Au moins Adam et Eve ne savaient pas quand ils seraient expulsés du paradis, alors que nous, oui, et très précisément : le 25 mars, je retrouverai ma vue sur le Franprix de la rue Ordener. »

Baisers d'un chaste coït

En traversant le Bosco, on croise Manon Recordon, en pleine contemplation d'un ensemble de statues brisées. Pas étonnant que son *I-térotopie XII*, installation vidéo aux dimensions variables exhibée au Théâtre des expositions ne montre elle aussi que les *membra disjecta* d'un chaste coït : baisers en gros plan, et homme qui renfile son caleçon en boucle. Née en 1985, cette Parisienne diplômée des Beaux-Arts met en relation des photographies de statues ou des détails de sculptures entre elles ou avec des textes littéraires. Pendant son séjour romain, elle poursuit sa recherche sur le patrimoine antique, « le rapport à la pierre-mémoire dans le contexte urbain, la réécriture du mythe sous forme contemporaine ».

Il pleut des cordes. Comme convenu, la veille, on retrouve Philippe Adam, vers midi à la cafétéria. Né en 1970 aux Lilas, et toujours professeur de philosophie, il évoque son projet : « Je travaille ici à mon douzième roman qui s'appellera *Quartiers rouges* et parlera des représentations sexuelles et du sens différent qu'on leur attribue selon les lieux et les époques. »

Lui aussi nage dans le bonheur : « La Villa Médicis n'est ouverte aux écrivains que depuis les années 70. J'ai été recalé une première fois, ce qui a décuplé mon envie de venir. Le cadre est imposant, soit on est écrasé par les légendes qui se sont succédé ici : David, Fragonard, Berlioz ou Bizet, soit on se prend pour Louis XIV dont la statue nous accueille à l'entrée. Pour le reste, c'est une colonie de vacances de luxe, au point que parfois des couples explosent. Certains arrivés hétéros repartent homos et inversement. C'est dur pour les conjoints qui ont quitté leur boulot [rires], mais ça restera comme une des plus belles années de ma vie. J'ai rencontré des gens que je n'aurais jamais croisés à Paris, comme Olivier Vadrot. » C'est lui qui a photographié les hilarantes cartes postales annotées par Philippe Adam et disposées sur un présentoir mural à l'entrée du Théâtre des expositions. Sur ces vues kitsch du Tibre ou du Vatican, Adam a écrit : « Du monde partout », « Ouais », « C'est la dernière fois », « Séjour pas terri-



Acquise par Napoléon, la Villa Médicis accueillait depuis 1803 les lauréats du prix de Rome et aujourd'hui des pensionnaires sélectionnés par un jury.

ble» ; la fontaine de Trévi étant, elle, légendée d'un désopilant : «Sans plus». Le titre de cette «installation» est également sans prétention : *Le syndrome de Stendhal se soigne, consultez vos parents.*

«Raconter le sacré avec des corps réels

On retrouve Eric Pagliano et le réalisateur Clément Cogitore à la Trattoria Otello alla Concordia, via della Croce. Un restaurant où Fellini et Ettore Scola eurent leurs habitudes, et que, depuis au moins Guibert qui le cite dans son roman, les pensionnaires de la villa fréquentent également. Après le déjeuner, Clément Cogitore nous invite à boire le café dans son pavillon qui s'occupe à contrecœur Renaud Camus. Cuisine, salon, bibliothèque, chambre à coucher et salle de bains à l'étage, sans même parler de l'accès direct au parc par une baie vitrée coulissante : on fait difficilement plus confortable. «J'avais peur d'être écrasé par le lieu et en fait ça m'a donné une énergie folle», dit ce presque trentenaire né à Colmar. Depuis sa formation au Fresnoy, le Studio national des arts contemporains de Tourcoing, Cogitore a enchaîné les courts métrages, présentés dans des festivals comme Locarno ou Cannes.

Dans le Théâtre des expositions, il présente *Un archipel, Beta digital, couleur et noir et blanc, 16/9, sans dialogue*, une vidéo de dix minutes jouant avec les codes du cinéma expérimental, alternant cartons de textes et images. «*Quelqu'un de ma famille avait été pensionnaire en archéologie et histoire et depuis mon adolescence, je rêvais de venir ici. Mon projet n'a rien à voir avec Rome, puisque j'écris un long métrage sur les soldats français en Afghanistan. Mais mon travail photo et cinéma est très nourri par l'histoire de l'art et la question de la représentation religieuse, de Giotto à Bill Viola, en passant par Le Caravage, sans oublier le cinéma de Bresson et Dreyer. J'ai cette obsession de raconter le sacré et l'invisible avec des corps réels.*» A la Villa Médicis, il a «*doublé sa capacité de travail*» : «*On est libre de se consacrer à la recherche. Du coup, on est très productif. Etre avec des artistes d'autres disciplines renouvelle notre rapport à la nôtre. J'ai fait une fête ici et la moitié de Rome est venue, juste pour voir la villa. J'ai l'impression de vivre une histoire d'amour avec ce lieu. En juillet, j'ai dû partir faire des repérages pour mon film en Sibérie et quand je suis rentré, j'ai senti une forme d'apaisement.*» On visite la bibliothèque dont le fonds d'archives comporte nombre de partitions de Massenet ou Charpentier et l'on tombe sur Geoffroy Druain, compositeur rencontré il y a dix ans à la session «Voix nouvelles» de Royaumont. Ancien pensionnaire de la Villa Médicis, il vit désormais à Rome et, tel Berlioz séduit par les bandits et les filles des Abruzzes, semble avoir été conquis par la vitalité italienne : «*En quittant*

Paris et son milieu artistique mesquin, j'ai retrouvé le plaisir musical et mon écriture a beaucoup évolué.»

Lei Lei Tan, compositrice, est d'accord avec lui : «*C'est super ici, tout est beau, tranquille, on s'entend entre nous et on peut travailler sans souci. Je n'ai pas envie de retrouver mon 25 mètres carrés à Paris.*» Formée aux conservatoires de Pékin et Gothenburg (Suède), elle a suivi le cursus de l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique/musique), avant de composer des œuvres pour l'Ensemble intercontemporain, le Gramme ou l'ensemble des jeunes solistes de Rachid Safir. «*Petite, je voulais devenir peintre, pas musicienne, confie-t-elle. Je travaille ici à un opéra et rencontrer des gens d'autres disciplines, ça nous renforce, nous stimule. Le passé de la ville ne m'impressionne pas, je ne m'identifie pas à un compositeur ou à un autre. Le plus important, ce n'est pas le lieu, c'est l'échange avec les gens.*»

On part visiter la gypsothèque, puis le pavillon de Ferdinand de Médicis dont la restauration récente a mis au jour une très

Villa Aperta – le festival pop annuel en plein air qui a accueilli Dominique A, Metronomy, ou les vétérans postpunk de Wire – a réussi à créer un intérêt du public pour la villa.

belle décoration de l'atelier de Jacopo Zucchi, peinte en 1576-1577, représentant une pergola peuplée d'une multitude d'oiseaux ainsi qu'une pièce décorée par l'élève de Vasari, de grotesques, de vues de la villa à différentes époques, d'allégories des saisons et de scènes reprenant des fables d'Esopé. En rentrant, on fait un crochet par le pavillon où travaille Francesco Filidei qui nous montre son orgue connecté à un échantillonneur digital lui permettant de jouer sur des instruments européens historiques. On le retrouve le lendemain matin pour discuter de Controtempo, le festival de musique contemporaine de la villa, programmé du 9 au 15 février, où l'on jouera certaines de ses œuvres.

Un cursus qui donne le tournis

Né à Pise, il a été formé à la composition par Salvatore Sciarrino et à l'orgue par Jean Guillou, dont il est assistant à l'église Saint-Eustache à Paris. Son cursus donne également le tournis : Ircam, Casa Velázquez à Madrid, Schloss Solitude à Stuttgart, session de composition de Royauumont. Son projet à la villa : composer les pièces orchestrales inspirées par des orgues célèbres, c'est-à-dire par leurs timbres, leurs bruits mécaniques, leurs registrations, et même la forme de leur buffet. Il a commencé par celui de la basilique

Saint-Jean-de-Latran, sur lequel a joué Frescobaldi. Sur les étagères, on aperçoit des enregistrements de cantates pour le prix de Rome de Charpentier, de Saint-Saëns. Des coffrets édités par le Palazetto Bru Zane de Venise, dont le directeur artistique, Alexandre Dratwicki, ancien pensionnaire, contribue à la programmation d'Autunno in Musica, le festival de musique classique de la Villa Médicis, également créé par Eric de Chassey.

Les premières pièces de Filidei faisant fi du timbre pour s'intéresser uniquement aux bruits mécaniques (frottements, grincements...) des instruments, on lui demande s'il n'aime vraiment pas la musique et il répond : «*Mon style a changé. Je ne refuse pas la tradition, au contraire. Si je m'intéresse à Cage, Lachenmann et Kagel, je compose néanmoins des formes structurées comme Bério avec Sinfonia, ou Stockhausen avec Hymnen. En venant ici, j'ai cherché l'atelier de Debussy, car on n'est pas sûr de le situer. Il paraît qu'il était très humide et que les autres pensionnaires l'appelaient le tombeau étrusque. J'ai découvert que Jules Mazelier avait écrit un opéra qui s'appelait Villa Médicis, c'est une sorte de Bohème, une histoire d'amour entre un pensionnaire et son modèle. Ici, la Mimi s'empoisonne, car elle ne veut pas briser la carrière de celui qui doit repartir à Paris, le dernier acte s'appelle "la fin du rêve".*»

Une chose est sûre, le festival Controtempo programmé par Yan Robin reste un bastion de l'Ircam et fait la part belle à ce qu'on appelle la musique «saturée». Un style défendu par Raphaël Cendo et Franck Bedrossian, anciens pensionnaires, et par le pensionnaire colombien actuel Juan Pablo Carreno. S'il n'a rien à voir avec eux, Filidei prend leur défense : «*A ceux qui me demandent pourquoi l'Etat devrait financer notre musique alors qu'elle ne touche pas un grand public, je réponds qu'on fait des recherches comme en sciences.*»

C'est le week-end et Eric de Chassey a troqué son costume contre un pull, un jean et des baskets. Les pensionnaires le tutoient, ce qui ne l'empêche pas d'admonester Philippe Adam qui a garé son vélo contre la façade intérieure du bâtiment. Professeur d'histoire de l'art à l'ENS de Lyon, il prend sa mission à cœur. Son premier geste fut de remettre les pensionnaires à la première place des préoccupations. En plus du Théâtre des expositions, il a créé un séminaire mensuel durant lequel un pensionnaire invite un ou deux intervenants extérieurs pour l'assister. «*Dans la mesure où l'on a toujours considéré que c'est la ville qui était formatrice, il n'y a jamais eu de professeurs. Les pensionnaires ont d'abord protesté que leur impose de s'intéresser à une autre discipline que la leur, mais*

ça a fini par s'installer.» En contrepartie du vent de rigueur qu'il a fait souffler, il a ouvert la villa au rock et aux variétés. En 2010, la venue comme pensionnaires de la chanteuse Claire Diterzi et du flûtiste jazz Magic Malik ont déchaîné l'hystérie de certains membres de l'Ircam. Mais Villa Aperta – le festival pop annuel en plein air qui a déjà accueilli Dominique A, Metronomy, ou les vétérans postpunk de Wire a réussi à créer un intérêt du public pour la villa, ce qui fait partie du cahier des charges.

Autre son de cloche

Sur le front des expositions, Eric de Chassey fait également le grand écart entre Poussin ou Soulages et «Europunk, la culture visuelle punk en Europe, 1976-1980». C'est lui qui nous présente Katinka Bock, dont le mobile métallique orné de deux citrons frais est suspendu à l'entrée du Théâtre des expositions. Si son dossier évoquait un travail sur les fontaines publiques de Rome, elle a sculpté beaucoup de corps : «*Avant, je ne regardais que le paysage urbain, mais toutes ces statues m'ont influencée.*» Dans le concert de pensionnaires euphoriques, elle émet un autre son de cloche : «*Difficile de vivre sur cette colline insulaire. On est coupé de la vie quotidienne, du boulanger, du café du coin. C'est bien d'être protégé du bruit, mais être isolé du public n'est pas bon non plus. Heureusement, en ce qui me concerne, cela ne dure qu'un an. J'ai hâte de retourner dans le monde réel.*» Le soir descend, nimbant le parc d'une teinte bleutée qui évoque l'Empire des lumières de Magritte. On retrouve Emmanuel Van Der Meulen dans son atelier. Diplômé des Beaux-Arts en 2001, il a travaillé à la librairie du Louvre pendant dix ans. Son projet : «*Essayer de retrouver le lien entre peinture et architecture qui existait à l'Antiquité, la Renaissance et même à l'époque moderne, avec le club ouvrier de Rodtchenko et la chapelle du rosaire de Matisse.*» Avec ses toiles tendues dans les ouvertures de la promenade, ce Parisien a inscrit la peinture dans l'architecture. «*J'ai toujours pensé à la peinture comme un mur, thème récurrent dans l'abstraction moderne. En Italie, la beauté n'est pas suspecte politiquement, on peut inclure la peinture dans le réel, comme avec les fresques de la Villa de Livina. Avec les fresques, on peint sur l'enduit encore frais (alla fresca), donc la peinture entre dans le ciment, fait partie du mur. Quand Balthus est arrivé ici en 1961, il a restauré l'édifice et repeint sur les fresques. En France, on croit à la table rase. A Rome, le marbre coloré des temples païens a servi au sol des églises, et chaque mur a été repeint vingt fois. Ici, j'ai l'impression de relativiser naturellement mon appréhension des formes. Avoir éprouvé ce sentiment de continuité historique restera comme une révélation majeure.*»